
LE DÉLIT POLITIQUE

I

Expliquer la criminalité par des causes générales et non simplement par des circonstances particulières, ou plutôt par des circonstances particulières qui consistent en interférences des causes générales : telle est la tâche à laquelle se sont voués les nouveaux criminalistes. Et l'on ne doit pas trouver surprenant que, après avoir essayé de faire prévaloir cette explication en ce qui concerne la criminalité de droit commun, M. Lombroso se risque à l'appliquer au délit politique lui-même. Le malheur est que sa foi obstinée au type criminel, qu'il croit avoir découvert, en dépit des faits contraires, fausse assez gravement sa manière d'entendre les causes générales dont il s'agit. Pour lui, elles sont, avant tout, sinon exclusivement, d'ordre physique ou physiologique. Encore, tant qu'il s'est borné à étudier des meurtriers et des voleurs vulgaires, son point de vue a-t-il pu se soutenir. Mais, dans son dernier ouvrage ¹, il l'étend aux délinquants politiques, comme s'il avait voulu, en tirant lui-même les dernières conséquences de ses principes, en faciliter la réfutation. Alors même, en effet, que la prépondérance des causes d'ordre social dans la délictuosité ordinaire serait contestable ou improbable, ne semble-t-il pas qu'elle devrait rester hors de toute contestation en fait de délictuosité politique, d'excès produits par l'esprit de sédition et de révolte ? Si l'on en pouvait douter, il suffirait de lire le livre dont je parle ; et c'est à ce titre principalement, malgré la multiplicité et çà et là la justesse profonde de ses aperçus, qu'il mérite d'être examiné. Je crois inutile cependant d'en faire l'examen minutieux et méthodique ; je ne m'attacherai qu'à quelques-uns des innombrables sujets sur lesquels il morcelle et pulvérise l'attention du lecteur. Notez qu'il y a là 17 chapitres hachés menu en 187 subdivisions, si j'ai bien compté, ayant chacune son étiquette ; le tout dans le plus

1. *Il delitto politico, e le rivoluzioni* (Turin, frères Bocca, 1890).

beau désordre du monde, sans lien saisissable parfois, et non sans de fréquentes contradictions.

M. Lombroso a pour méthode de ne jamais définir, ni circonscrire les notions dont il se sert; et, comme il s'attaque toujours à des notions très complexes ou très confuses, qu'il s'agirait avant tout d'éclaircir, il se persuade trop vite, par cette complexité et cette confusion complaisantes, qu'il qualifie synthèse, échapper au reproche d'inconséquence qu'il encourt assez souvent. Qu'est-ce qu'il entend par *crime*? par *folie*? par *épilepsie*? C'est ce qu'on ignore tout à fait quand on a achevé de le lire. Rendons-lui toutefois cette justice, qu'il a fait de louables efforts pour distinguer en principe les actes *insurrectionnels* seuls délictueux d'après lui, des actes *révolutionnaires*, bien que, après les avoir opposés comme contraires, il les confonde perpétuellement dans ses calculs statistiques. Mais la délimitation précise de la simple révolte et de la révolution proprement dite, si tant est qu'elle soit possible *à priori*, avant le résultat final, suppose un esprit en possession d'une foi politique, ou, ce qui vaut mieux encore, d'une théorie sociologique. Dire que, « en somme, les révolutions sont des phénomènes physiologiques, les révoltes des phénomènes pathologiques », c'est se payer d'une comparaison, qui n'est pas même très heureuse, car la plus bienfaisante révolution est une crise toujours dangereuse pour la santé des nations. Puis, comment le savant auteur concilie-t-il ce caractère normal, physiologique, attribué ici aux révolutions, avec ce principe répété par lui *passim* que l'état normal des peuples est *essentiellement* le *misonéisme*, c'est-à-dire l'attachement conservateur aux coutumes, l'hostilité déclarée contre toute innovation? Vous dites (p. 145) que le Christ et Luther ont provoqué des révolutions pures, mais que la Révolution française et « les Vêpres siciliennes », ont été en partie des révoltes. Je le veux bien; mais, pour en décider ainsi, quelle est votre pierre de touche? Je ne l'aperçois nulle part.

M. Lombroso n'a pas de sociologie arrêtée et propre. C'est là une fâcheuse condition pour aborder l'étude de la criminalité ordinaire, mais surtout, je le répète, celle de la criminalité politique. Je vois bien, cependant, qu'il s'évertue à combler ou à se dissimuler à lui-même cette lacune. Par tous les bouts à la fois, il saisit l'écheveau social, et, s'il ne le dévide pas, s'il l'embrouille au contraire, ce n'est pas faute de bonne volonté. Des influences innombrables, inextricables, qui concourent à produire un fait social quelconque, une révolte aussi bien qu'un trait de génie, il n'en omet pas une, pas même la plus minime; et, successivement, avec une patience impatiente, avec une persévérance fébrile, il étudie le rôle qu'a bien pu

jouer dans les événements de ce genre l'humidité ou la sécheresse du climat, la configuration du sol, la brachycéphalie, etc., etc. Chacun de ces *facteurs*, à son tour, nous est montré sur le devant de la scène, comme personnage important; on dirait d'un défilé d'ombres chinoises toutes au premier plan. Mais l'auteur se noie dans ce détail d'influences accessoires ou insignifiantes; les causes dominantes n'apparaissent que pour être méconnues, reléguées dans le rang des autres; et ce qu'il y a de plus clair dans cette procession qui est loin d'être un enchaînement, c'est l'absence d'une idée directrice. Par centaines, il est vrai, M. Lombroso découvre des vérités dans le genre de celle-ci : « le minimum de génialité coïncide avec le maximum de terrains crétacés », mais j'avoue que ce rapprochement et d'autres me laissent froid.

II

Je me hâte d'ajouter que son ouvrage renferme des rapprochements plus heureux, des parallélismes vraiment instructifs. Les plus importants de ceux-ci lui ont été visiblement suggérés par Jacoby qui, dans son livre sur la sélection, a le premier imaginé de tracer la carte départementale du génie français, si je puis ainsi dire, et de l'interpréter à la lumière de cartes différentes. C'était une entreprise hasardeuse et ardue, d'où Jacoby s'est tiré à son honneur. Il a dressé avec un soin minutieux la liste des hommes remarquables produits par chaque département dans un temps donné assez long et le même pour tous, et, les rangeant par ordre de fertilité géniale décroissante, eu égard à un même chiffre de population, il a recherché s'il y avait un lien, d'abord, entre ce rang et le climat ou les caractères du sol. Il n'en a pas trouvé. « Les départements ¹, dit-il, qui ont le même climat, présentent les plus grandes différences sous le rapport de la fréquence des personnages remarquables, et, *vice versa*, les départements analogues sous ce dernier rapport se trouvent être aux extrémités opposées de la France. » Il en faut dire autant « des conditions du terrain, de la nature du sol, de la constitution géologique. Les départements les plus opposés sous le rapport de la fréquence des personnages remarquables se trouvent occuper les mêmes terrains; ainsi, sur le terrain tertiaire, se trouvent le département de la Seine, qui occupe le premier rang sous le rapport de la fécondité en talents et en capacités, et celui des Landes, qui occupe le der-

1. *Études sur la sélection*, p. 343.

nier rang. Les départements de la Meuse et des Hautes-Alpes, du Jura et de la Charente, présentent le même terrain (jurassique), etc. » On voit par là que Jacoby avait devancé Lombroso dans les recherches et les fouilles de cet ordre; mais, après avoir fait des sondages inutiles, il avait abandonné ses puits comme font les ingénieurs, et son successeur, en y descendant, a cru y découvrir des mines exploitables. Autant, d'ailleurs, Lombroso est impétueux et précipité, autant Jacoby est calme et circonspect, admirable de méthode et de lucidité. S'il aperçoit un lien apparent entre deux phénomènes, il ne se hâte pas de le baptiser loi et de le généraliser. Il démêle souvent très bien, sous un semblant d'influence naturelle, une influence sociale. Par exemple (p. 546), il montre à merveille que, si les départements à grandes plaines sont les plus stériles en talents, contrairement à ce que Lombroso prétend observer, cela tient tout simplement à ce que les grandes villes, foyers rayonnants de génialité autour d'elles, sont situées dans les vallées, au bord des fleuves.

Jacoby, en revanche, à la suite d'une discussion approfondie, met hors de doute l'action de la race sur la production du génie. Mais la race, telle qu'il l'entend, est elle-même un produit de l'histoire et des causes sociales quelconques qui ont refondu à leur convenance le type humain. A vrai dire, sa division de la France par races correspond si exactement à celle des anciennes provinces qu'elle est leur reproduction sous un autre nom, et parfaitement avouée du reste. C'est un plaisir de voir ce naturaliste, conduit, par la compréhension pénétrante de son esprit, à dégager l'importance prépondérante de l'élément historique et social, mieux que nul archéologue ou nul sociologue ne l'eût su faire. Il prend à part chaque groupe de départements constituant une province, et, dans chacun de ces groupes, montre clairement que la série des départements rangés suivant leur degré décroissant de génialité coïncide avec leur classement d'après la densité décroissante de leur population, et encore mieux d'après la proportion décroissante de leur agglomération urbaine. Voilà le résultat net et décisif de ses travaux sur ce point.

Est-ce une coïncidence simplement curieuse ou particulière à notre pays? Non, M. Lombroso, dans son *Uomo di genio*, a voulu étendre à l'Italie la méthode de notre compatriote; il a figuré aux yeux, par des teintes graduées, la productivité comparée des diverses régions italiennes en musiciens, en peintres, en sculpteurs, en architectes, célèbres ou distingués. Or, à l'aspect de ces six cartes, et quel que soit l'avis contraire de leur auteur qui n'a pas toujours l'habitude de se rendre même à l'évidence de ses propres observations, il est impossible de n'être pas frappé d'un fait qui saute aux

yeux : l'influence dominante des capitales, et des capitales les plus renommées, Rome, Florence, Milan, Gênes, Parme, etc. Quant à y voir éclater en traits lumineux, comme on nous l'assure, l'influence de la race étrusque ou grecque et des pays de collines, j'avoue être atteint d'une cécité complète à cet égard. En somme, Jacoby est pleinement confirmé par Lombroso, que celui-ci le veuille ou non.

Celui-ci tranche avec trop de désinvolture cette obscure question des origines du génie. Quand on considère, par exemple, en ce qui concerne la musique, que les peuples de même race et de même latitude, Angleterre et Allemagne, Italie et Espagne, diffèrent profondément, pendant que des peuples de races et de latitudes différentes, Italie et Allemagne, Espagne et Angleterre, présentent un degré à peu près égal d'aptitude ou d'inaptitude; quand on sait que le don de la composition musicale s'est communiqué du midi au nord, de la race italienne à la race allemande, après avoir émigré de la Grèce et de l'Orient, maintenant stériles, à Rome et à l'Occident chrétiens, seuls féconds aujourd'hui; il paraît assez difficile d'accorder au célèbre professeur de Turin que « l'influence du climat volcanique et de la race latine » est manifeste, et que la supériorité des conditions atmosphériques et climatériques sur toutes autres est indubitable ¹. A chaque page, je m'étonne d'assertions telles que celle-ci : « tous les pays de plaine, Belgique, Hollande, ou ceux qui, encaissés dans de hautes montagnes, sont sujets au goitre et au crétinisme endémiques, comme la Suisse et la Savoie, sont dépourvus d'hommes de génie; le petit nombre de génies que compte la Suisse sont nés..., etc.... » Peut-on oublier à ce point le merveilleux épanouissement de la peinture et de la marine hollandaises, du génie hollandais sous toutes ses faces en cette trop courte phase historique où les circonstances l'ont déployé? Quant à la Suisse, je tenais pour démontré, après l'ouvrage si souvent cité de M. de Candolle sur l'hérédité des capacités scientifiques, autre chef-d'œuvre d'analyse, que le petit peuple helvétique avait fourni un contingent de grands hommes de science vraiment extraordinaire, eu égard au chiffre de sa population. M. de Candolle, non seulement a prouvé ce fait, mais l'a expliqué, et, tout naturaliste éminent qu'il est, lui aussi, il en a trouvé les raisons dans des conditions de famille, d'éducation, de mœurs, qu'il énumère judicieusement. Est-ce parce que Florence est entourée de collines et Pise en pays plat, que la première a été si féconde en génies, du moins jusqu'au xvii^e siècle, et Pise si improductive? Avant tout, il faut se rappeler la longue hostilité de ces

1. Voy. *Como di genio*, p. 118 et s.

deux villes pendant le moyen âge, la défaite et la subordination politique de la seconde. La victoire militaire est toujours une circonstance favorable au déploiement intellectuel du vainqueur, tout autrement favorable que la *collinosité* de son sol, si l'on me passe ce néologisme.

Mais, cela dit, l'essentiel reste à dire encore, à notre avis. Et ni Lombroso ni Jacoby même n'en disent rien. Plus encore que le voisinage d'un grand centre ou que la chance des armes, l'avantage de se trouver porté par un ou plusieurs *courants logiques* d'inventions en train de se dérouler favorise l'éclosion des célébrités dans un lieu et un pays donnés. Les inventions réelles ou possibles, prises dans leur totalité par hypothèse, font partie d'un ordre rationnel que je me représente comme une sorte d'espace intellectuel dont chacune d'elles est un point fixe. Pour aller de l'une à l'autre, il y a toujours des intermédiaires à parcourir, intermédiaires qui changent si le point de départ est changé, mais qui, si le point de départ est à peu près le même, comme c'est le cas pour les sociétés humaines qui débentent toujours par la mise en rapport de cerveaux à peu près semblables en face d'une nature extérieure à peu près invariable, doivent se reproduire presque sans changements. Elles doivent donc se suivre dans un ordre linéaire, que le perfectionnement graduel des méthodes de découverte et des méthodes d'enseignement tend à rendre de plus en plus rapproché de la ligne droite, c'est-à-dire d'un certain minimum de vérités interposées au delà duquel l'abréviation ne saurait se poursuivre. On a perfectionné Euclide, on le perfectionne encore de temps en temps, on fait des traités de mécanique, d'astronomie, de physique, de chimie, d'anatomie, de physiologie, de plus en plus rigoureusement déduits et enchaînés; et que signifie ce progrès, sinon que les auteurs de ces livres se sont conformés de mieux en mieux à la série rectilinéaire, pour ainsi parler, des théorèmes ou des lois qu'ils exposent et qui tous ont été à leur date des innovations géniales, d'apparence accidentelle et fortuite? Eh bien, ces enchaînements rationnels des innovations réelles ou imaginables forment des séries soit *réversibles*, soit *irréversibles* (comme je l'ai dit ailleurs des imitations, c'est-à-dire des inventions *imitées*, ayant joué un rôle social). Je n'ai pas à chercher pourquoi elles sont tantôt réversibles, tantôt irréversibles, à quoi tient leur réversibilité ou leur irréversibilité. Cela nous éloignerait de notre sujet. Il suffit de sentir la réalité de cette distinction, et que, par exemple, on ne peut d'aucune manière concevoir la musique de Wagner précédant celle de Mozart, ou l'orgue et le piano précédant la flûte et la harpe, ou *Hernani* les tragédies de Voltaire, ou les romans

naturalistes les poèmes épiques, ou même l'ordre corinthien l'ordre dorique, ou le gothique fleuri le gothique pur et sévère, bien qu'on puisse très bien imaginer le style gothique précédant le style roman, ou les instruments à cordes les instruments à vent, ou la première comédie le premier drame. Par suite, une invention a pour conditions nécessaires et *sine quibus non*, la production antérieure et la connaissance préalable d'autres inventions qui en sont l'antécédent logique. Combien de gens admirablement doués pour telle ou telle branche de l'art ou de la science, — car il y a fort peu de talents universels, — sont morts sans avoir rien produit, parce qu'ils ont eu le malheur de naître soit avant le temps où leurs prédécesseurs logiquement nécessaires devaient apparaître, soit loin des lieux où ils auraient pu être initiés aux progrès préparatoires dus à ceux-ci ! Combien, en des âges grossiers, d'artistes et de poètes ignorés ont péri misérablement dans un monde qui n'était pas mûr pour eux ! Newton né avant Kepler, Darwin né avant Malthus et Lamarck, Spencer né avant Auguste Comte, avant Hegel même, se fussent peut-être éteints dans l'obscurité. M. Lombroso, qui sait ? s'il fût né au Maroc, à Fez qui est pourtant une ville située dans un climat très chaud, et, j'ajoute, une assez grande ville, de population très dense, ou bien s'il fût né à Paris, mais au xviii^e siècle, avant Darwin, Broca et Jacoby, n'aurait jamais écrit l'*Uomo delinquente*, l'*Uomo di genio* ni le *Delitto politico*. Sans doute il eût écrit autre chose, mais sans doute aussi, avec un moindre succès.

Il faut donc tenir compte, en première ligne, de ces lois supérieures qui régissent souverainement l'évolution logique des idées géniales et dont leur évolution réelle n'est jamais qu'une application fragmentaire et mutilée, si l'on veut comprendre, en n'importe quel ordre de faits, l'apparition du génie. Le génie est un accident historique où s'exprime une nécessité logique. Le génie est la rencontre de deux rencontres, le confluent de deux confluent, un confluent physiologique d'aptitudes cérébrales, d'heureux legs hérités, et un confluent social d'enseignements recueillis. Mais ces aptitudes elles-mêmes sont-elles autre chose que la consolidation vitale d'habitudes sociales ? En somme, la première tâche, et la plus importante, qui incombe au chercheur des sources de ce Nil, consiste à remonter le courant séculaire des inventions, à noter les affluents dont il se grossit sur sa route, à indiquer la fatalité des pentes qui l'ont alimenté ; et, quand cette besogne sera finie, il sera temps alors de s'amuser à composer le *calendrier du génie*, l'*horloge du génie*, la géologie ou la météorologie du génie.

Les calendriers sont à la mode actuellement. Après l'ingénieux

calendrier du crime, dû à M. le docteur Lacassagne, nous avons eu celui du suicide et plusieurs autres. Celui du génie, j'en conviens, n'a rien de plus surprenant que les précédents, et je crois même qu'il renferme comme eux une grande part de vérité, contre laquelle je n'ai nulle raison de m'inscrire en faux. Il y a, pour chacun de nous, des saisons inspiratrices qui se reproduisent aux mêmes mois de l'année. D'après Lombroso, le printemps et l'été verraient mûrir toutes les moissons et toutes les vendanges de l'esprit. Je n'entre pas dans le détail de ses statistiques. Mais je crois qu'il convient ici de ne pas confondre deux choses bien distinctes : la production des œuvres d'art et celle des travaux scientifiques ou spéculatifs. Si les premières s'épanouissent plus volontiers pendant les mois d'enivrement extérieur, de soleil, de beautés naturelles, ajoutons de vacances, le philosophe et le savant ne retrempe-t-il pas la vigueur de leur esprit dans la saison froide qui épure et recueille la pensée ? A cela on aurait beau objecter que Galilée découvrit les anneaux de Saturne en avril, et que la première idée de la découverte du Nouveau Monde vint à Colomb en mai et juillet, il pourrait rester des doutes sur la portée de telles observations, surtout si l'on remarque, au sujet de l'une d'elles, que les découvertes astronomiques ont dû forcément être plus fréquentes pendant la belle saison puisque, si les nuits sont plus courtes, elles sont beaucoup plus limpides.

On peut se faire une idée, ce me semble, assez exacte des variations en plus ou en moins que traverse au cours des diverses saisons l'inspiration philosophique, en consultant à ce sujet M. Ribot. Je le remercie d'avoir bien voulu dessiner pour moi, très approximativement, la courbe annuelle des manuscrits qui lui sont envoyés pour la *Revue philosophique*, depuis quinze années qu'elle vit et prospère. Un manuscrit de ce genre, il est vrai, n'est jamais mis à la poste qu'un certain temps après qu'il a été terminé, et sa composition est assez lente. Mais on peut, sans trop d'inexactitude, reporter, en moyenne, à un mois en arrière de la date de l'envoi, l'époque où l'auteur était dans le feu de son travail. Or la courbe des envois montre une forte dépression qui commence brusquement à l'époque des vacances, fin juillet, juste au moment des grandes chaleurs, et ne se termine qu'en octobre. En octobre et novembre, ce tracé se relève lentement, lance une vive poussée en décembre, s'abaisse un peu en janvier (à cause du jour de l'an sans doute), mais monte très haut en mars et se maintient à peu près jusqu'en juillet où, pendant une courte période avant les départs pour les vacances, elle fait jaillir une vive arête. Cela signifie qu'en novembre et février, aussi bien qu'en avril,

mai, juin, les philosophes travaillent beaucoup, et qu'ils ne font pas grand'chose en juillet, août, septembre et octobre. Si je compare ce résultat avec celui que figure, en regard de la page 98 de l'*Uomo di genio*, un tableau graphique exprimant la courbe annuelle des créations géniales, j'y vois des différences importantes. Dans ce tableau, l'un des plus hauts pics est en septembre, le plus profond ravin est en février; novembre et décembre sont bas. — M. Ribot a eu l'obligance de m'adresser un autre document : « c'est la statistique des lettres, me dit-il, reçues par la *Revue* depuis le jour où a paru le 1^{er} numéro. Je parle des lettres concernant la *rédaction*, non l'administration, le *spirituel* non le temporel ». Pour chaque année, il y a deux chiffres seulement, un pour chaque semestre; puis le total. Le total ne varie guère, les chiffres semestriels varient davantage, mais tantôt le premier l'emporte, tantôt le second, on ne voit point l'un des semestres affecter une supériorité constante, quoique variable, à l'égard de l'autre. Quant à la distribution des lettres par mois, « rien de plus irrégulier » m'assure M. Ribot; « tantôt une pluie, tantôt rien ». Aucune influence saisonnière ne paraît ici se faire sentir.

N'importe, j'admets une action, quelle qu'elle soit, de la température sur les manifestations du talent humain. J'admets aussi, en principe, le *calendrier insurrectionnel* pour ainsi dire, que M. Lombroso dresse pour le comparer à son calendrier génial et au calendrier criminel. Il est intéressant d'apprendre que, soit dans notre Europe moderne, soit dans l'antiquité, soit même au moyen âge, le maximum des révoltes ou des révolutions a eu lieu dans les mois les plus chauds de l'année, et, bien qu'il y ait des exceptions à la règle, et que par exemple, (voy. le tableau de la p. 51), dans notre Europe, de 1793 à 1884, sur 37 révolutions d'ordre politique, 16 aient eu lieu au printemps et en été, 21 en hiver et en automne, on ne peut méconnaître une certaine relation entre les périodicités des manifestations révolutionnaires et la gravitation de la terre autour du soleil. — Mais le sens de telles remarques ne se révèle qu'à mesure qu'elles se multiplient. Car ce n'est pas seulement en révoltes, en traits de génie, en crimes passionnels ou sanglants, que les mois chauds sont particulièrement féconds; c'est encore en productions industrielles, et en consommations de tout genre, en fabrication de discours et de lois, en guerres aussi, en victoires et en défaites, en luttes électorales, etc. Tous ces calendriers économiques, militaires, politiques, parlementaires, veulent être rapprochés. Et leur rapprochement laisse entendre avant tout ceci, que les plus longs jours, les plus chauds, soit à cause de leur longueur, soit à cause de leur chaleur, ce qui n'est pas clair, sont liés à un redoublement d'activité de la vie sociale.

III

Mais revenons à Jacoby. C'est une source. En même temps qu'il découvrait et démontrait la liaison entre l'intensité de la vie urbaine dans chaque département et sa génialité, il s'efforçait de rattacher celle-ci à la couleur politique de ce département. Cette idée, beaucoup moins heureuse que l'autre, n'en a pas moins reçu quelques confirmations apparentes sous la forme que l'ingénieux investigateur lui a donnée. Il a montré, dans un grand nombre de cas, pour les départements groupés dans certaines provinces, que leur fertilité en hommes remarquables était en rapport avec le chiffre des *non* fournis par eux au plébiscite de 1870. Ce succès partiel tient au choix singulièrement favorable de ce scrutin. Si la comparaison eût porté sur nos autres luttes électorales, elle n'aurait point confirmé l'hypothèse d'où semblait partir Jacoby, à savoir qu'une présomption de talent, d'originalité inventive, s'attache à l'adoption d'une opinion politique déterminée. M. Lombroso, en reprenant cette idée et la poussant à bout suivant sa manière, a précisé la nature de cette opinion politique qui, d'après lui, serait l'opinion républicaine, en France du moins. Mais Jacoby ne dit rien de pareil ; ce n'est pas dans une cocarde *positive*, c'est dans une cocarde simplement *négative* qu'il a cherché le signe révélateur d'une aptitude aux innovations géniales. Au plébiscite de 1870, l'esprit d'opposition et d'indépendance sous toutes ses formes, républicaine, socialiste, légitimiste, orléaniste, s'exprimait par les *non*. Rien d'étonnant, par suite, à ce que leur chiffre fût dans une certaine mesure proportionnel à la proximité des grands centres et à la densité de la population, et, par conséquent, puisque deux quantités proportionnelles à une troisième sont proportionnelles entre elles, à la génialité de chaque département. Encore y aurait-il beaucoup à dire à ce sujet. Mais, quand la République commence à s'établir et s'asseoir dans un pays, est-ce faire preuve d'indépendance et de tendance aux nouveautés, et non pas seulement de bon sens, que de s'y rallier ? Et y a-t-il la moindre raison de penser que la promptitude à prendre le vent, à s'orienter vers le pôle gouvernemental, peut servir à mesurer la vocation aux voyages de découvertes sur des mers inconnues ? Sans parti pris, comparons attentivement les six cartes de France où l'on nous a figuré, par départements, la distribution des races, le caractère plat, collinéux ou montagneux du sol, la génialité, la répartition des votes politiques en conservateurs et républicains, la densité de la population, enfin, la nature agricole, industrielle, ou agricole et industrielle à la fois,

des occupations. Ce qui m'y frappe, c'est que les départements conservateurs sont en majorité les départements agricoles ou semi-agricoles, groupés à l'ouest et en partie au nord, tandis que les régions républicaines sont industrielles. La comparaison des cartes 4 et 6 le prouve, malgré force exceptions. Quant au rapport entre la génialité et le républicanisme, il me frappe bien moins, et je ne puis voir dans les coïncidences que présentent à cet égard les cartes 3 et 4 que l'action de la vie urbaine sur les deux phénomènes à la fois. M. Lombroso observe lui-même que l'opinion républicaine prévaut là où la population est la plus dense. Cette remarque, par laquelle il vient confirmer Jacoby, aurait dû lui faire reconnaître le rôle majeur des grandes villes et de leur contagion exemplaire en matière électorale.

Par exemple, plus je regarde et moins j'aperçois le parallélisme prétendu entre la carte orographique et la carte électorale. « La montagne, nous dit M. Lombroso, favorise la génialité et les tendances républicaines. » Je cherche en vain la preuve de cet aphorisme, en contradiction absolue avec le fait, démontré par Jacoby, que la génialité est en rapport avec la densité de la population, très clairsemée, on le sait, dans les pays montagneux. J'avais cru jusqu'ici, d'autre part, que les montagnards, par leur genre de vie sédentaire et domestique, étaient enclins au conservatisme politique ou religieux. L'histoire le démontre, en particulier l'histoire de la Grèce que M. Lombroso invoque pourtant (p. 62) à l'appui de son idée. Du reste, quelques pages plus loin, il oublie celle-ci. Ces *cités de l'intérieur*, dont les philosophes grecs louaient l'esprit traditionaliste, en opposition avec le tempérament révolutionnaire des cités du littoral, étaient situées dans les parties montagneuses ou dans les vallées hautes et encaissées de la Grèce. Il dit lui-même (p. 105) des Doriens, que, « ayant habité les régions montagneuses, ils sont restés attachés à la tradition ».

On pourrait croire, d'après ce qui précède, que M. Lombroso est un républicain ardent, malgré l'éloge qu'il fait quelque part de la monarchie de Savoie. Mais, en vérité, je crois qu'un jeune homme docile et confiant serait bien embarrassé, s'il consultait *Il delitto politico* sur le choix d'un parti politique. Avec qui fera-t-il bien de voter? Avec les monarchistes? Mais ils abondent en France là où la *malaria* est le plus répandue, dans les pays marécageux, « Landes, Creuse, Charente-Inférieure, Vendée ». De plus, les monarchistes sont surtout brachycéphales, très dénués de génie¹. Faut-il donc être répu-

1. Il montre, p. 102, que la race cimbrique, en France, est entièrement monarchique. De là, il devrait suivre, naturellement, d'après la liaison cent fois alléguée par L. entre monarchisme et absence de génie, que la race cimbrique est la

blicain? Ce n'est pas bien sûr. Les départements conservateurs sont ceux où la mortalité est la moindre, et où les hommes sont les plus robustes, les plus grands de taille. Ce sont aussi les plus fertiles en céréales. Le progrès du républicanisme correspond à celui de la folie. Il y a là de quoi donner à réfléchir. Est-ce que, par hasard, le dernier mot de la sagesse serait de voter par bulletin blanc?

M. Lombroso s'est laissé entraîner à quelques-unes des illusions que je lui reproche par sa préoccupation de ce qu'il appelle le *misonéisme*. Par *misonéisme* il entend l'horreur systématique, instinctive et innée de toute innovation, effroi sacré qu'il se croit forcé, bien malgré lui, de reconnaître comme l'attribut normal, nécessaire et universel des masses humaines¹. Il suit de là que les révélations quelconques du génie, dont le *philonéisme* pour ainsi dire est le caractère propre, sont des anomalies, comme celles de la folie. Plus une région est géniale, donc, plus elle doit être réputée *à priori* novatrice, rebelle ou révolutionnaire en politique. Mais, s'il en est ainsi, M. Lombroso ne devrait-il pas songer que toute résistance à un entraînement électoral, à une majorité triomphante, dénote de la liberté d'esprit? Ignore-t-il la dose de hardiesse intellectuelle que suppose l'ascension au-dessus des nuages de l'opinion jusqu'aux cimes élevées d'où s'aperçoit la raison de l'irrationnel apparent, la justification des institutions historiques? Si le monde humain ne datait que de cinq à six mille ans, je comprendrais cette présomption de *vérité* que M. Lombroso paraît attacher à toute *nouveauté* politique. Mais, depuis que l'antiquité prodigieuse du passé social apparaît à nos yeux et que l'origine des civilisations recule dans les temps géologiques, il n'est plus permis d'être si prompt à croire que quelque chose de réellement nouveau et en même temps de viable, de plus utile et de plus vrai que ce qui a précédé, puisse être encore découvert, après tant d'expériences sociales accumulées, en fait d'institutions et de principes politiques essentiels; il y a lieu, au contraire, de garder une certaine méfiance à l'égard de tout ce qui se flatte d'être neuf en ces matières, et de se demander si de prétendues nouveautés ne semblent point telles précisément parce qu'après avoir

moins géniale des races françaises. Mais, p. 103, il nous apprend que « le génie prédomine là où prévaut la race belge et *cimbrique* ». Je ne comprends plus. Je suis fâché d'apprendre la supériorité des races blondes sur les races brunes; est-il vrai cependant qu'Hector a été vaincu parce qu'il était brun et qu'Achille était blond? (p. 97).

1. Comme exemple de ce *misonéisme* national, il cite le peuple français, qui, depuis Strabon, est demeuré le même, « vain, belliqueux, amoureux des nouveautés ». Ici la contradiction est tellement forte qu'il faut l'attribuer à un *lapsus calami*.

été bien des fois expérimentées dans les civilisations antérieures. elles ont été rejetées chaque fois ensuite et remplacées par des vieilleries plus conformes à la nature des choses. Il en est de l'art politique comme de l'art en général, où tout changement n'est pas progrès, et dont le point de perfection impossible à franchir a plusieurs fois été atteint, dans certaines de ses branches au moins, au cours de l'histoire. En parlant ainsi, je ne crois nullement céder à une inspiration réactionnaire. Mais je conclus de ces considérations que, lorsque des hommes comme Le Play, et Taine, par exemple, au prix d'un grand effort émancipateur, retrouvent les titres du passé, ou quand un critique vigoureux tel que M. Brunetière recompose et redresse la statue des maîtres classiques, on n'est pas en droit de leur attribuer, comme le fait M. Lombroso, un *misonéisme larvé*, de les traiter en esprits inconséquents, parce qu'ils apportent des pierres neuves à de vieilles digues qu'on ébranle et qu'ils cherchent à raffermir. Sont-ils misonéistes ou philonéistes? Peu importe; ce sont des talents et des capacités en somme; et supposons que les esprits de cette trempe abondent dans un département ou qu'ils y donnent le ton, vous verrez la majorité y revêtir la couleur conservatrice (ce qui ne veut pas dire monarchiste nécessairement, au moment actuel). M. Lombroso, d'ailleurs, insiste souvent sur cette vérité, que l'homme de talent ou de génie, opposé sur un point, sur un seul point, au misonéisme des foules, est lui-même, sur tous les autres points, par une compensation inévitable, d'un misonéisme renforcé. Le conservatisme politique ne saurait donc être pris, *à priori*, et sans autre explication, pour une marque de stérilité artistique, agricole ou scientifique. Si l'on entre dans cette voie, où s'arrêtera-t-on? Hæckel, à une certaine époque, évaluait le degré de civilisation des races et des nations d'après leur conversion plus ou moins rapide et générale à la religion darwinienne; ce qui semblait l'autoriser alors à placer la France bien au-dessous de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Amérique. A son exemple, le savant criminaliste italien ne serait pas éloigné de penser quelque part (p. 131 et 145) que l'empressement à accepter ses idées sur le *type criminel* peut servir à mesurer la génialité des divers pays. « L'idée socialiste florit, dit-il, en Russie, et l'école pénale italienne (la nouvelle) a en Russie ses principaux fauteurs. » Les Russes sont donc à la tête des peuples. Au contraire, ajoute-t-il, « la France, l'Espagne et l'Amérique du Sud, peuples si fréquemment en état de sédition, comptent de très rares créateurs de véritables révolutions politiques et scientifiques ». La France mise au même rang que l'Amérique du Sud, et citée comme exemple de stérilité imaginative et révolutionnaire! Au demeurant, il paraît

que moralité et génialité font deux, car, après cela, nous lisons ce mélancolique aveu : « Nous voyons parmi nous les hommes les plus avancés concevoir subitement et adopter les nouvelles idées, y compris celles de la nouvelle école pénale, mais se comporter dans la vie publique bien moins correctement que les cléricaux, d'idées assez courtes, mais de conscience intègre ». Je cite ce passage comme un échantillon des surprises qui attendent le lecteur presque à chaque page de *Il delitto politico*.

M. Lombroso est à la fois sévère et trop bienveillant pour l'esprit de conservation en général. Trop sévère en le qualifiant *misonéisme*, ce qui est une manière dénigrante et toute négative de le comprendre. Trop bienveillant en le regardant comme le seul état normal des sociétés. C'est oublier que l'accueil hospitalier fait aux nouveautés étrangères est aussi une de leurs fonctions non moins normales, quoique discontinue et intermittente. Si, au lieu de faire pivoter ses idées sociologiques autour de l'idée du *nouveau* et de créer une antithèse inféconde entre l'amour et la haine du nouveau, il eût pris pour notion centrale l'idée d'*imitation* et constaté la distinction universelle entre l'imitation du nouveau et l'imitation de l'ancien, il aurait évité bien des erreurs où son point de vue l'a entraîné. Il se fût gardé, d'abord, de considérer l'attachement à la tradition et à la coutume ou l'engouement pour les innovations contemporaines comme des caractères immuables, inhérents à une race ou à un peuple; il eût pu voir, en effet, l'alternance de ces deux formes plus complémentaires que contradictoires de l'imitation. Il eût constaté sans nul étonnement que les peuples ou les départements les plus conservateurs aujourd'hui ont été à une époque antérieure très novateurs, et *vice versa*¹. En comparant un certain nombre de cartes électorales d'un même pays à diverses époques avec un même nombre de cartes *géniales* de ce pays aux mêmes époques successives, de la France par exemple dans le courant de ce siècle, il eût sans nul doute vu les premières différer entre elles beaucoup plus profondément d'une date à l'autre que les secondes, en sorte que, si quelque coïncidence semblait apparaître entre l'une des premières et l'une des secondes, cet accord momentané et transitoire

1. Les Ioniens ne sont pas toujours novateurs, ni les Doriens toujours conservateurs. Les premiers sont conservateurs en Asie Mineure, les seconds sont novateurs en Sicile et dans la Grande-Grèce. M. Lombroso explique ces prétendues *anomalies* par des croisements de races. Je me demande comment le croisement des Doriens, nés conservateurs par hypothèse, avec des races autochtones encore plus routinières en tant que sauvages ou barbares, aurait pu donner des résultats diamétralement contraires aux tendances des deux races progénitrices.

devrait être jugé en grande partie fortuit ou s'expliquer par l'intervention d'une cause étrangère.

En chacun de nous, à côté de l'habitude, sorte de misonéisme physiologique, existe le caprice; à côté du penchant à se répéter, le penchant à innover. Le premier de ces deux besoins est fondamental, mais le second est l'essentiel, la raison d'être de l'autre. Il n'y aurait point de nouveautés possibles s'il n'y avait point de routines durables; c'est la persistance des types spécifiques qui rend seules viables et même imaginables les variations individuelles. La lutte entre l'habitude et le caprice, qui se sont mutuellement indispensables, dure toute la vie de l'individu; mais il est à remarquer qu'elle commence par le triomphe du penchant novateur, et qu'elle se termine, dans l'extrême vieillesse, par la victoire définitive du penchant routinier. Il en est de même dans la vie sociale, bien que notre auteur semble croire précisément le contraire. C'est au plus ancien début des sociétés qu'il place le règne du misonéisme absolu, d'après l'observation superficielle des sauvages. Il estime que l'horreur du nouveau sous toutes ses formes est le propre des esprits faibles, femmes et enfants, à commencer par les animaux. Or, en ce qui concerne ces derniers, je veux bien l'en croire sur parole quand il nous affirme qu'une poule blanche peinte en vert a excité, après ce changement de couleur, une vive répulsion dans tout son poulailler; mais je ne puis m'empêcher de penser que, parmi les plus révolutionnaires des hommes en train de prendre un bain dans une rivière ou de figurer *in naturalibus* devant un conseil de revision, l'arrivée inopinée d'un homme nu, tout vert, ne laisserait pas de provoquer aussi un mouvement de répugnance. Ne confondons pas l'horreur du nouveau et celle de l'anormal. Quant aux femmes, sans parler des enfants, leur facilité à s'imbiber des nouvelles modes, non seulement en fait de toilette, mais de sentiments, d'idées, de mœurs, est incroyable, quoique parfois dissimulée sous des dehors trompeurs. S'il y a en elles beaucoup de *survivances* religieuses et morales, de pratiques qui jadis leur ont été enseignées par notre sexe (car tous les fondateurs de religions, et tous les apôtres, ont été des hommes et ont eu des hommes pour premiers fidèles), cela tient simplement à la loi de l'imitation du supérieur par l'inférieur, qui s'est appliquée ici comme partout. La femme a toujours imité l'homme, dont elle a toujours senti la supériorité; il n'est donc pas surprenant que sa religiosité, fille de celle de l'homme, lui survive un temps. D'ailleurs, quand les femmes emboîtent le pas des insurgés ou des révolutionnaires, elles vont plus loin qu'eux. M. Lombroso est embarrassé (p. 227 et s.) pour concilier l'exemple des tri-

coteuses de guillotines, des pétroleuses, des dames nihilistes, voire même des doctresses russes, avec le misonéisme soi-disant essentiel à la nature féminine. Mais si, avec moi, on ne voit dans le penchant à suivre les nouvelles modes qu'une forme de l'imitation, on ne sera pas surpris que ce goût alterne chez les mêmes personnes avec le culte des vieux usages, des aïeux et du foyer. Et on concevra facilement que la femme, précisément parce qu'elle est très imitatrice, soit tour à tour dévote du passé jusqu'à la routine aveugle, et enthousiaste d'actualités jusqu'aux pires extravagances. Je ne dirai rien des sauvages ; mais je ferai remarquer que l'admiration superstitieuse, la vénération enthousiaste des peuples barbares pour les diverses formes de la folie, baptisées souvent prophétisme et sainteté, ne s'accorde guère avec cette aversion pour les nouveautés, c'est-à-dire pour les singularités, qu'on leur attribue trop libéralement. La noble folie qu'aime le barbare, c'est celle qui accentue l'individualité, qui en fait une exception singulière et puissante à la règle commune. Il oublie ses prêtres, représentants de la règle, pour courir au prophète et à l'ascète, représentants de l'exception.

IV

Ce qu'il y a de plus fâcheux peut-être dans la manière dont M. Lombroso entend le misonéisme, c'est qu'il est conduit par là à regarder toute invention, toute innovation, comme une anomalie morbide, compagne de la folie, puisque la routine est le seul phénomène normal, la santé et le salut des nations. Il ne distingue même pas entre les inventions qui sont conformes et celles qui sont contraires à l'esprit général de la société où elles éclosent. C'est pourtant cette distinction fondamentale, quoique souvent délicate et subtile dans le détail, qui seule peut justifier et expliquer l'opposition sur laquelle il insiste si fort sans parvenir à l'élucider, celle des insurrections et des révolutions, ou, pour mieux dire, celle des crises de destruction et des crises de renouvellement. Les révolutions vraiment rénovatrices sont, comme il le dit très bien, non le contraire de l'évolution sociale, mais son expression la plus nette et la plus forte. Le succès rapide et durable d'une idée politique ou religieuse nouvelle et brusquement importée dénote qu'elle était appelée, cherchée à tâtons depuis longtemps par les intelligences inquiètes, hantées des problèmes dont elle offre une solution inattendue. Le révolutionnaire, ou, pour mieux dire, le régénérateur, heurte un rocher de préjugés, comme le simple insurgé ; mais il en brise une pierre, et il en sort une source, un flot de con-

victions antérieures et accumulées qu'il a fait jaillir. L'insurgé frappe, et rien ne jaillit; c'est un Moïse avorté. Il n'est pas d'insurgé qui, en d'autres temps, n'eût pu être un révolutionnaire, et *vice versa*. Luther, venu cent ans plus tôt, avant la découverte de l'imprimerie, ou né en Espagne au lieu de naître en Allemagne, eût péri sur le bûcher comme Jean Huss. Il n'a manqué non plus à Jean Huss pour être un Luther que d'être né à propos. — Voilà bien, ce me semble, au fond, la vraie différence entre les rébellions et les régénérations sociales. Voilà bien la pierre de touche, indiquée par le bon sens, dont il faudrait commencer par faire usage avant de rechercher dans quels climats, dans quelles saisons, sous quelles latitudes, avec quel indice céphalique, etc., l'un de ces phénomènes est plus fréquent que l'autre. Pour être en droit de décider, en vertu de certaines statistiques, que (p. 377) « les révoltes s'observent plus fréquemment dans les pays à altitude très élevée et très chauds, en temps de disette, ou chez les peuples brachycéphales et bruns, et sont en rapport très étroit avec l'alcoolisme et les saisons chaudes », tandis que « les révolutions, plus rares dans les pays très chauds, plus fréquentes dans les mois chauds (chose un peu étrange), surtout pour les créations géniales, se développent pourtant, à l'inverse des rébellions, dans les pays modérément froids, secs, surtout dans les pays de montagnes et de collines, rarement dans les plaines et sur les sols volcaniques, ... e sont en rapport avec la haute stature de la race »; pour être en droit de poser ces conclusions, très curieuses à coup sûr, ne faudrait-il pas préalablement expliquer sur quel principe on s'est appuyé pour dresser les listes de révoltes et de révolutions qui ont servi de fondement à ces calculs, pour classer dans une liste plutôt que dans l'autre beaucoup de faits historiques diversement appréciés? M. Lombroso ne nous dit pas le principe qui l'a guidé dans cette délicate opération. Tout à l'heure, nous l'avons vu mettre sur le même rang la Révolution française et les Vêpres siciliennes; cela est un peu hardi.

Au demeurant, je n'entreprendrai pas de discuter les propositions ci-dessus et d'autres semblables, malgré quelques timides objections que j'aurais peut-être à y opposer. C'est en songeant à l'Égypte et à la Mésopotamie anciennes, à la Chine, à la Russie, que M. Lombroso attribue aux pays de grandes plaines un caractère anti-révolutionnaire. Mais il ne songe pas aux phases de bouleversements gigantesques traversées par ces peuples avant leur époque d'apaisement sur laquelle s'arrêtent de préférence les yeux de l'histoire; il méprise trop les exceptions à sa règle présentées par la République Argentine et la Pologne, si agitées, quoique situées dans des pays d'une extrême plati-

tude. Il dit, au sujet de la République Argentine, que cela tient « à la sécheresse de l'air, au débordement de la vie urbaine, à l'imitation des révolutions européennes », trois considérations dont deux au moins ont leur valeur. Mais, par malheur, aucune des trois n'est applicable à la Pologne avant le partage. Je ne suis nullement surpris, pour ma part, de voir une nouvelle société en pleine fièvre de croissance, comme La Plata, se convulsionner souvent, et il y a des raisons de croire que toutes les sociétés destinées à un grand avenir, à un large développement territorial, qui se sont formées dans le haut passé, c'est-à-dire celles qui ont eu pour berceau une belle vallée, les vallées du Nil, de l'Euphrate, du fleuve Amour, ont été convulsionnaires de la sorte à leurs premiers débuts. Mais, en vieillissant, la plaine argentine se calmera comme s'est apaisée au dix-septième, au dix-huitième siècle, la plaine hollandaise, maintenant si tranquille, autrefois si tourmentée. — Il est à remarquer, à ce propos, que toutes les civilisations de l'ancien et du nouveau monde ont bâti leur nid dans une plaine ou sur un plateau. Si donc il était vrai que les révolutions, j'entends les vraies et heureuses révolutions, ont pour théâtre habituel les collines ou les monts, il s'ensuivrait que révolution et civilisation seraient deux termes incompatibles, formant antithèse complète. Peut-être Metchnickoff, le savant et profond révolutionnaire, auteur de *La civilisation et les grands fleuves historiques*, ne serait-il pas de cet avis. Et je crois, quoique fort peu révolutionnaire, qu'il aurait raison. Si révolution veut dire innovation féconde, propagée et durable, toute civilisation est un faisceau de révolutions entassées et tassées. Par les lois de l'imitation, — si, par hasard, ma propre chimère ne m'abuse — se résoudrait aisément une apparente difficulté que *Il delitto politico* présente au lecteur attentif.

V

Mais je crains bien qu'en agitant ces questions avec notre auteur, nous ne perdions de vue, comme lui, notre véritable sujet. Il s'agit, en somme, de caractériser le délit politique et le délinquant politique, de dire dans quels cas nous avons devant nous un délit et un délinquant de cet ordre. Serons-nous suffisamment éclairés à cet égard quand nous saurons en quoi l'insurrection et l'insurgé diffèrent de la révolution et du révolutionnaire? Non, à moins de révolter la conscience humaine en subordonnant l'appréciation morale et juridique d'un acte à son succès ou à son échec. Une conspiration éclate. Les conspirateurs sont-ils des régénérateurs ou des rebelles? L'avenir

le dira. S'ils réussissent, on les saluera grands hommes ; s'ils échouent, on les fusillera. Sans doute, ils échoueront ou ils réussiront, le plus souvent, non toujours, suivant leur contradiction ou leur accord avec les idées et les tendances de leur milieu. Mais leur entreprise même prouve qu'ils ont cru s'accorder avec elles, pouvoir compter sur elles. Or, s'ils se sont abusés, de quoi sont-ils coupables ? De leur erreur. Mais là n'est pas la question. Dès le moment où ils ont pris les armes, et avant le dénouement de leur tragédie, l'homme de pensée et de cœur se croit le droit de juger leur conduite et de ne pas attendre, comme la foule, le résultat final, pour les applaudir ou les blâmer. Me direz-vous que c'est là un droit imaginaire, un pur préjugé ? Si vous me disiez cela, M. Lombroso, je ne vous croirais pas, car d'un bout à l'autre de vos livres, vibre énergiquement la fibre honnête de l'indignation ou du mépris contre toute sottise même applaudie, contre toute méchanceté même réussie ; c'est cela surtout qui attache à votre lecture, qui fait passer par-dessus tous les paradoxes et toutes les étrangetés. Vous avez beau dire, de bouche, que mérite et démerite ne signifient rien, qu'il est puéril de blâmer et de s'indigner, je vous vois avec plaisir flétrir à chaque page toute infamie et protester contre tout fait qui a donné tort au droit. Qu'un autre en cela vous accuse d'inconséquence, parce que vous êtes déterministe ; je le suis aussi et je prétends rester logique en m'indignant à l'occasion. Je me persuade même l'avoir prouvé. Droit, devoir, vice, vertu, bien, mal : notions toujours jeunes, patrimoine commun de tous les systèmes. « Quel pacte de ces mots nous a déshérités ? » dirons-nous avec le poète. Donc, il nous reste permis de nous demander, à la vue de cet ouvrier qui monte sur une barricade un fusil à la main, de ce régicide ou de ce présidenticide qui va mettre le feu à une bombe, s'il est ou non, et jusqu'à quel point il est coupable. N'est-il pas manifeste qu'il s'agit pour cela de scruter son cœur, avant tout, et d'y lire le sentiment qui l'anime ; de savoir si son mobile a été égoïste ou généreux, lâche ou héroïque ? Tel révolutionnaire, qui a combattu dans le sens de l'avenir, et à qui l'avenir dresse des statues, n'a été qu'un grand scélérat, concussionnaire et souillé de sang. Tel insurgé, acharné à un impossible idéal, à une cause perdue d'avance, chimérique ou prématurée, et, pour ce, pendu, guillotiné, fusillé, brûlé, suivant les temps et les lieux, est un héros qui a fait pleurer ses bourreaux mêmes de pitié et d'admiration. Ce que je dis là n'est peut-être pas politique, mais c'est moral ; et la morale, c'est, je l'espère bien, la politique de l'avenir. La nouvelle école italienne de droit pénal s'est fait honneur en signalant, à propos des homicides ordinaires, l'importance majeure et en partie méconnue de la nature du mobile. Elle

voudrait, avec raison, voir substituer cette considération à celle de la préméditation, dont on abuse. Mais c'est surtout, me semble-t-il, aux crimes politiques qu'il conviendrait d'appliquer cette doctrine. Si les meurtres passionnels sont dignes d'une indulgence particulière, cela est surtout vrai de ceux qu'une passion, non plus individuelle comme l'amour ou la jalousie, mais patriotique ou humanitaire, a inspirés. Cette passion est un danger, je le veux, et il importe d'en prévenir les nouveaux éclats; mais, si l'on n'a égard en la châtiant qu'à l'utilité de « faire un exemple », et si l'on croit faire acte de profond homme d'État en ordonnant telle ou telle exécution capitale contre laquelle vont se soulever des protestations « sentimentales », on commet une erreur sanglante, qui devient plus grave et plus évidente chaque jour.

Les crimes politiques sont le dernier asile où ait régné jusqu'à nous l'utilitarisme pénal pur; et l'on peut là le juger à l'œuvre. Frapper un rebelle dans la mesure où l'État croit avoir intérêt à le faire sans tenir le moindre compte du caractère vil ou noble de sa rébellion : telle a été la règle de conduite des chefs d'État dans tous les temps, même aux époques où l'on se flattait de proportionner la pénalité ordinaire au degré précis de culpabilité, de responsabilité morale. Mais notre siècle inaugure en ceci une ère nouvelle, qu'il est aisé de caractériser par le contraste du présent et du passé à deux égards, la peine de mort et l'extradition. Jadis, la peine capitale était un très important appareil social dont il ne nous reste plus qu'un organe rudimentaire; elle fonctionnait partout et continuellement; mais n'était-ce pas surtout en matière politique qu'elle déployait tout son luxe d'atrocités, qu'elle trônait comme dans son domaine propre? Il semblait qu'on eût pu la déloger de partout ailleurs, sans avoir l'idée de l'assiéger dans ce dernier retranchement. Aujourd'hui, c'est ici précisément qu'elle a été supprimée, pendant qu'elle subsiste pour les crimes de droit commun. Même antithèse en fait d'extradition. Les premiers traités par lesquels les États anciens ont stipulé l'échange de leurs criminels avaient trait aux criminels politiques, ceux-ci ont été extradés longtemps avant qu'on ait songé à saisir par delà les frontières les vulgaires assassins. Dans notre siècle, au contraire, l'extradition atteint les délits graves de droit commun pendant qu'elle épargne habituellement les délits d'ordre politique. Je ne sais quelle explication physique ou physiologique de ces deux grands faits aurait fournie M. Lombroso, s'il les avait remarqués. Pour moi, j'y vois la suite des progrès immenses qu'a faits l'assimilation réciproque des nations civilisées en étendue et en profondeur; elle a commencé par les classes supérieures qui, en devenant sem-

blables, ont eu les premières le sentiment de leur solidarité, de leur communauté d'intérêt; puis elle a gagné les dernières couches du peuple, et l'intérêt commun des gouvernés a fini dès lors par prévaloir même sur celui des gouvernants. Quoi qu'il en soit, du reste, il résulte au moins du double contraste indiqué, que le crime et le criminel politiques, loin d'être l'objet d'une horreur exceptionnelle, comme cela s'est vu au XVIII^e siècle, lors de l'attentat de Damiens, ont actuellement le privilège de provoquer l'indulgence ou la faveur universelle. Ce qui prouve que l'humanité en s'éclairant ne devient pas de plus en plus utilitaire, quoi qu'on en dise : en effet, si rien n'est plus généreux souvent que le mobile du conspirateur, rien n'est plus dangereux d'ordinaire que sa tentative, rien n'est plus ruineux ni plus destructif que son succès. Ni Pranzini, ni Prado, ni Eyraud n'ont fait au public qui demande leur tête autant de mal que les condamnés de la Commune dont il a réclamé l'amnistie.

C'est que le public est psychologue sans le savoir, beaucoup plus que sociologue; et il trouve, avec raison, la psychologie de l'insurgé bien plus intéressante que celle du brigand ordinaire. Mais il faut avouer que souvent il est dupe des mots, ici comme ailleurs, et qu'il se hâte trop de ranger parmi les délinquants politiques des scélérats n'ayant rien de politique que le nom ¹. Dans un chapitre des plus instructifs, M. Lombroso nous montre combien de fois cette confusion a dû être faite. Passant en revue (p. 263 et s.) les régicides célèbres, Orsini, Fieschi, Hoedel, etc. il énumère les condamnations pour délits de droit commun qui avaient été, avant leur attentat, encourues par eux-mêmes ou par leurs complices. Elles sont nombreuses. Il fait la même remarque, non seulement d'après Despina et Maxime du Camp, mais d'après Cluseret et Vallès, relativement aux hommes de la Commune. Il l'étend aux chefs jacobins. Il ne perd pas une si belle occasion d'utiliser son type criminel. Si, malgré moi, je ne gardais toujours quelque méfiance à l'endroit de ses statistiques, je ne pourrais m'empêcher d'être frappé d'un fait qu'il avance : la proportion des individus porteurs de ce fameux type est, d'après lui, beaucoup plus considérable parmi les insurgés que parmi les révolutionnaires; elle est très forte là où la cause du soulèvement est injuste, elle est très minime quand la révolte est légitime. Ainsi,

1. Nous savons tous à quelles conditions l'affaire la plus simple du monde est réputée affaire politique et, comme telle, soustraite à la juridiction du bon sens et du sens moral. Il suffit qu'elle intéresse de près ou de loin un homme politique, ou qu'elle soit censée pouvoir exercer une influence quelconque sur le résultat d'une élection, fût-ce une élection municipale. — Remarquons que l'augmentation des affaires politiques ou qualifiées telles est un symptôme grave, un signe certain de perturbation sociale.

sur 521 martyrs de l'indépendance italienne, il compte seulement trois stigmatisés de cette espèce; tandis que, sur 50 photographies de membres de la Commune, il y en a 6, et, sur 8 pétroleuses, 4. Mais les lunettes du patriotisme n'auraient-elles pas, peut-être, altéré sa vision? Parmi nos grands agitateurs français, il trouve Mirabeau très beau, il est vrai, mais son nez de travers lui paraît suffire à le classer dans la catégorie des individus *typés*, à côté de Marat, de Carrier, etc. Il découvre beaucoup d'épileptiques au nombre des novateurs : Mahomet par exemple. De là une nouvelle névrose dont il a voulu être le parrain et qu'il a baptisée l'épilepsie politique. Remarque plus sérieuse : le nombre extraordinaire de fous dans les rangs révolutionnaires. Luther, Savonarole, ont eu de vraies hallucinations; Masaniello, Cola de Rienzi, fous dangereux; le dernier, mégalomane. Châtel, Jacques Clément, Poltrot, autant d'hallucinés. Ravailiac, en frappant Henri IV, obéissait au délire de la persécution. Pendant la Révolution française, Théroigne de Méricourt, aliénée; sous la Commune, la folie règne; voir à ce sujet le livre du Dr Laborde. Beaucoup de fous parmi les insurgés de l'Amérique du Sud. John Brown, l'apôtre de l'émancipation des esclaves en 1859, était atteint de folie héréditaire. Fou aussi, Hong-Sion-Tucen, le révolutionnaire chinois (M. Lombroso voit donc bien que la Chine, malgré ses vallées, a eu ses révolutions) qui, vers le milieu de ce siècle, a rêvé de christianiser le Céleste Empire et y a suscité de grands troubles. Fou encore, le fondateur d'une nouvelle religion qui, en 1862, s'est formée parmi les sauvages de la Nouvelle-Zélande (preuve que le prétendu misonéisme des sauvages n'est pas sans exception). C'était, paraît-il, un nommé Horopapera, en relations continuelles avec l'archange Gabriel.

S'il en est ainsi, nous devons nous attendre à voir l'esprit de révolte et de révolution, dans une nation ou dans une classe, en rapport avec la fréquence des cas de folie dans cette population. Il doit donc être plus répandu et plus intense dans les villes que dans les campagnes, dans les pays *en train* de se civiliser (je ne dis pas dans les pays très anciennement civilisés et assis en leur civilisation établie, tels que la Chine ou l'Égypte) que chez les peuples barbares. En voyant progresser d'un même pas, dans notre Europe, l'aliénation mentale et l'agitation novatrice, on ne saurait douter de ce parallélisme ni hésiter à l'expliquer par des causes principalement sociales.

Le seul fait que l'esprit révolutionnaire a ses accès et ses apaisements, qu'il souffle tantôt du nord, tantôt du midi, qu'il se promène d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient, prouve clairement qu'il ne tient pas à des causes physiques ou physiologiques, au climat

ou à la race, qui ne changent pas. S'il dépendait principalement de ces conditions, il serait fixe et constant comme elles. Jusqu'à Luther, comme on peut le voir notamment dans le *Précis de l'histoire de l'Église d'Occident* par Charles Schmidt, la plupart des grands hérésiarques chrétiens ont pris naissance dans le midi de l'Italie, ou de la France, foyer de la civilisation et de la richesse européenne au moyen âge; et c'est parce que la découverte de l'Amérique et celle de l'imprimerie ont eu pour effet graduel de transporter à l'ouest et au nord le courant commercial et civilisateur, que l'hérésie, comme le génie, s'est mise à éclore, depuis le XVI^e siècle, sous une latitude plus élevée. Au XIV^e siècle, quand éclataient ces épidémies révolutionnaires par imitation de plèbe à plèbe, que Lombroso a remarquées, et qui ont sévi de 1378 à 1394, les plèbes de Rome, de Florence, de Palerme ont servi de modèle aux communes allemandes, aux hussites de la Bohême, aux bourgeois suisses. C'est toujours la nation ou la classe la plus brillante qui est imitée. Par cette même loi de l'imitation du supérieur s'explique un autre fait, que cite notre auteur: « Jusqu'à la moitié du siècle actuel, en Russie, les révoltes et les conspirations étaient localisées dans les hautes classes; c'étaient des événements de palais. Mais, depuis, le régicide est descendu peu à peu dans les couches profondes de la nation. » Chez nous, l'exemple des révoltes a été donné à la bourgeoisie et au peuple par les chefs aristocratiques de la Fronde dont la tradition s'est perpétuée jusqu'en 1789 et a eu pour représentant le plus illustre le comte de Mirabeau. Si M. Lombroso eût tenu compte de cette loi, il eût été moins surpris d'un phénomène qu'il se donne beaucoup de mal pour expliquer: comment se peut-il faire que, la noblesse étant essentiellement *misonéistique* d'après lui, il y ait toujours eu, mais surtout jadis, tant de nobles à la tête de toutes les révolutions? Ses efforts pour résoudre ce problème insoluble sont curieux. Mirabeau est représenté comme un *dégénéré* névropathe! La vérité est que, loin d'avoir le misonéisme pour caractéristique essentielle, la noblesse, en ses jours de splendeur, est toujours amie des nouveautés, même des nouveautés qui tendent *indirectement*, par exemple les idées des Encyclopédistes et de Rousseau au dernier siècle, à ébranler son pouvoir.

Mais c'est assez critiquer M. Lombroso. Malgré tout, son livre est très intéressant, et s'il ressemble un peu trop à une forêt vierge, je m'aperçois que le laisser aller de mon article m'a enlevé le droit de l'en blâmer. Disons-le en finissant, M. Lombroso est un des agitateurs les plus passionnés, mais les plus sincères qui existent. C'est, à sa manière, un *impulsif*. Une forte excitation intérieure le pousse cons-

tamment, non à commettre des crimes, mais à pourfendre des ennemis intellectuels qui l'assiègent, et qui, toujours taillés en pièces, se redressent toujours sur leurs pieds, comme cela se voit dans les poèmes orientaux. Il lui sera beaucoup pardonné, non peut-être pour avoir beaucoup aimé, — car il me semble haïr cordialement ses adversaires, — mais pour avoir beaucoup cherché, sinon trouvé toujours, ce qui serait vraiment trop de bonheur.

G. TARDE.